

L'affaire Paul-André Flournet

Autor(en): **G.A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 3

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225661>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

« Gemmi » ! On va se régaler... (il ne pouvait prononcer les r).

Il descend au village, achète une douzaine de perchette. Quand, à midi, le lendemain, le faucheur rentre du champ, il trouve, en soulevant le couvercle, les douze poissons bouillissant sur une marmite de choux... !

Quelle friture !!!

Cette recette culinaire inédite était, paraît-il de « Vigan », autre célébrité du village. C'est que Vigan s'y connaissait en cuisine : « Prenez cinq petits matous qu'on vient d'assommer, cinq gros choux ; cuisez le tout au pot-au-feu, et servez froid ». Ce plat nouveau avait fait la célébrité de ce nouveau Brillat-Savarin, qui, bien qu'il fût, avec « Touet », seul de son avis, et pour cause, déclarait :

— Du chat froid et des choux, il n'y a rien de meilleur !

A ceux qui — à cause de sa fortune à gérer et de son bétail mal soigné — auraient voulu lui donner un curateur, « Touet » retournait :

— On m'a trouvé assez malin pour le service militaire, donc je peux diriger mon comme ce tout seul ; pas besoin de personne... et il tournait les talons, essoufflé d'en avoir dit si long.

Effectivement « Touet » avait fait son devoir de soldat. Mais quel soldat ! une caricature de soldat ! Et, au fond, « Touet » disait vrai ; il n'était point sot, loin de là, ni méchant pour deux sous. C'était un original, vivant solitaire dans sa maison foraine, voilà tout. Mais « maunet », crasseux... il est mort dans la « raie » de l'écurie d'ailleurs.

Un vrai « tasson » dans son terrier.

Et puis, il craignait toujours qu'on en veuille à son argent. Il épiait de coin les gens, surtout les visages nouveaux, de son petit œil méfiant. « Touet »...

Il s'appelait... il s'appelait... Tenez ! je n'ai jamais su son nom !
Cyprien.



LA CHANSON DE MADELINE 3

Pauvre mère ! Elle jetait l'huile sur le feu. Des histoires, et des histoires difficiles ! Mais c'était mon fort ! C'étaient mes délices d'en déchiffrer dans les vieilles paperasses d'un vieux bahut de notre vieux galetas ! Sur les genoux de ma mère, je sentis se renflammer ma passion d'archéologue de huit ans ; cette histoire difficile promettait d'être la plus merveilleuse de toutes, parce qu'il y planait une apparition blanc et or !

— Maman, qui est-elle donc ?

— Tu sais, André, que notre voisine, Mlle Véronique...

— Oh ! je la déteste, cette vieille !

— Oh ! André !...

— Je la détesteeste ! Elle veut toujours m'embrasser devant « le monde » comme quand j'étais petit. Et puis...

Avec une grimace, je passai ma main sur ma joue.

— Et puis... ça nique !

— Oh ! André !... Eh bien, Mlle Véronique a une sœur que tu ne connais pas, parce qu'elle a quitté Cerniat bien avant ta naissance.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est partie pour l'étranger comme institutrice... chanteuse... Enfin, je ne sais pas. On ne l'a plus revue.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle n'a jamais pu s'entendre avec sa sœur.

— Maman, j'ai tout deviné ! Madeline, c'est la fille de la chanteuse !

Ma mère ne répondit pas. Moi, d'un air perplexe :

— Mais, maman, et son papa ?

Ma mère soupira.

— Dis, maman ?

— Mon enfant, Madeline n'a pas de père.

Je demeurai rêveur : certes, j'en connaissais un ou deux, de ces enfants qui n'avaient pas de père et qui n'avaient pas l'honneur d'être orphelins. Sans ma mère, sans Mlle Véronique, l'une ayant une âme et l'autre une fureur de charité, personne ne les aurait même regardés. Que Madeline eût le sort de ces déguenillés infirmes et solitaires, c'était tout le ciel et ses mille feux qui s'éteignaient dans une flaque.

Après une existence aventureuse, tour à tour opulente et misérable, la chanteuse venait de rentrer au pays avec son enfant. Malade, abandonnée, à peu près dénuée de tout, la pauvre cigale craignait de comparaître devant sa sœur, qui, dans chacune de ses lettres, lui jetait son péché à la face. Elle s'était arrêtée à Lausanne, chez une amie. Sous la conduite de cette dernière, la petite Madeline venait, toute seule, frapper à la porte de sa tante :

— Tante, avait dit l'enfant blonde, maman va mourir et elle voudrait vous revoir...

Quand ma mère eut parlé, je compris certaines choses qui m'avaient intrigué pendant le repas. Mon père, au lieu de le présider, comme il l'avait promis, était resté dehors avec notre voisine, qui lui parlait avec animation, sous nos fenêtres ouvertes. Au moment où mes camarades se gavaient à ceinture déboutonnée, j'offrais à Madeline un raisin doré, le premier de la saison, le clairon de Mlle Véronique avait couvert le mélodieux remerciement de sa nièce.

— Bien sûr que j'irai la voir, M. Périer, Pauvre sœur ! C'est sa voix d'opéra qui l'a perdue. Je me charge de la petite ; mais, jour de ma vie, je la guérirai de tous ces *lalaitous* !

Ainsi, celle qui, de sa blanche main, allumait en chantant le flambeau de ma jeunesse, nous venait de la part d'une mourante, comme une messagère de paix !

III

Elle était repartie. Des mois s'écoulèrent, et ce fut pour moi comme une longue nuit. Quand elle nous revint, sa petite main dans la main rêche de sa tante, elle était en grand deuil.

— Pauvre enfant, toute seule au monde !... soupira ma mère.

Mlle Véronique redressa cette parole, qu'elle qualifia d'inconsidérée :

— Et moi, vous me comptez donc pour rien, ma chère Madame Périer ? Je déplore la mort de ma sœur, mais que serait devenue ma petite Madelon dans ces abominables villes où l'on voit le diable sortir de tous les trous...

Ma mère eut un regard effaré.

— Je veux dire, expliqua la vieille demoiselle, que le mensonge, la corruption, le crime hantent ces grandes Babylone, et qu'on y boit le péché comme de l'eau.

Elle rajusta ses lunettes rondes, et jeta sur l'orpheline un regard possessif :

— Je vous dis que cette enfant a bien du bonheur...

Le bonheur !... C'est Mlle Véronique qui l'exhalait par tous ses pores et toutes ses rides. Dans son deuil tout frais, sa sévère personne parut rajeunie. La pauvre célibataire, qui vivait de maigres rentes dans sa maison vide, séchait sur pied d'affections rentrées. Elle s'était fait, dans toute la commune, comme une grande famille de protégés qui la dupait en se moquant d'elle. Orphelins qu'elle morigénait, leur donnant l'illusion des maternelles gronderies ; buveurs qu'elle censurait ; blasphémateurs qu'elle accablait d'anathèmes ; malades gémissants qu'elle tournait et retournait entre ses mains comme des poupées, pour leur préparer une meilleure couche : elle était la mère bourrée des pauvres et le fléau des mal pensants ; une manière de Providence aux poignets de gendarmerie, justement redoutée de tous les vauriens. Quand elle en trouvait qui fuyaient l'école et polissonnaient dans la rue, elle les ramenait au devoir avec force taloches. Pendant les vacances, d'un geste de colonel, elle les entraînait par troupes dans la campagne, pour leur faire admirer la nature et réciter leur catéchisme.

D'emblée, Madeline effaça à ses yeux toute sa grossière clientèle. Cette enfant qui portait son nom serait son enfant ! Sa voix, en parlant d'elle,

avait les rauques éclats d'une fanfare triomphale. Quand elle lui prit la main pour l'emmener dans la maison qui serait désormais un intérieur pour la célibataire et pour l'orpheline un foyer, elle marchait à si grandes enjambées qu'on eût dit d'un terre-neuve gambadant autour de la fine petite chatte qu'il vient de tirer de l'eau.

Toutefois, promptement, le sentiment du devoir vint tempérer cet excès de joie. Encore tout étourdi d'une maternité sèche qu'elle n'eût pas osé espérer, dont elle assumait en tremblant la responsabilité devant Dieu et devant les hommes, on la vit, pendant quelques jours, pleurer d'un œil, rire de l'autre, gémir, se féliciter, prendre l'enfant dans ses bras, dans un transport, et la mettre sur la sellette, pour scruter, d'un œil armé de scrupules, une petite âme qui poussait à la grâce de Dieu. Il ne fallait point oublier que Madeline était l'enfant du péché, nourrie, dans quelque théâtre, sur les genoux d'une chanteuse. Avait-elle fait son catéchisme ? Lui faisait-on lire les Livres saints ? Quoi ! cette libre enfant qu'on avait vue errer à travers l'Europe dans une troupe de comédiens, n'aurait pas un accroc à sa blanche robe d'innocence ? On eût dit, au regard dont la vierge sage enveloppait la fille de sa folle sœur, qu'elle voyait parfois, à côté de ces pieds d'enfant, se dessiner le pied fourchu du ravisseur d'âmes. Non, Madeline était à elle, toute à elle ! Elle saurait la défendre contre l'esprit du mal.

Hélas elle la défendait avec moins de succès contre l'ennui. A toutes ces homélies, Madeline ouvrait de grands yeux, son petit cœur battait, elle restait farouche, hérissée, en boule, prête à donner de la tête contre la porte de sa cage ; elle bâillait, pleurait, voulait s'en aller !... Et Mlle Véronique, oubliant toute sa sévérité d'emprunt la soulevait dans ses bras, passionnément, prodiguant les paroles tendres, au risque d'en nuier encore davantage la bénéficiaire de cet arrière d'amour légèrement suri.

(A suivre.) Samuel Cornut.

Jules-J. Rochat : L'Affaire Paul-André Flournet. — Bienne, Les Editions du Chandellier.

Le monde n'existe que par l'image que l'on s'en fait. Mais cette image n'est pas la même pour tous les hommes. Certains êtres, doués d'une extrême sensibilité, d'une imagination exagérée, semblent même vivre dans un autre monde que le nôtre. C'est que, pour eux, le rêve est plus réel que la réalité. Il supprime la réalité. C'est aussi que ces êtres, extrêmement sensibles, reçoivent du monde une image plus complète que celle que nous nous en faisons. Ils ne restent pas étrangers aux mystères qui nous entourent. Ils font la part de l'inconnu. Le monde, pour eux, n'est pas seulement ce que l'on voit, mais encore ce que l'on ne voit pas, ce que l'on perçoit.

Ces trois nouvelles plaignent d'autant plus qu'elles sont extrêmement bien écrites. M. Jules-J. Rochat possède un style élégant, d'une grande pureté, une langue châtiée, claire, concise, d'une grande musicalité. G. A.

Dans la Patrie Suisse du 20 janvier, une étude de V. Cavalleris sur les immeubles des anciennes corporations suisses ; un article sur un jeune peintre neuchâtelois, Roger Jeanneret ; des vues des championnats féminins de ski à Grindelwald, des courses militaires de ski et des matches de football. Comme d'habitude, le choix des nouvelles, des causeries et des pages de mode est particulièrement soigné.

Avez-vous acheté
l'Almanach du Conteur
pour 1934.

C'est la dernière heure qui sonne
pour vous le procurer à l'épicerie de
votre village.

C'est radical !...
Pour mettre le cœur à l'aise
Buvez du „DIABLERETS” le Bitter !
De suite tous vos malaises
Disparaissent six pieds sous terre !